

## ★ ENTRETIEN AVEC ALICE BARRAUD

● **MEMM est un spectacle très personnel qui fait suite à l'épreuve que vous avez traversée lors des attentats de novembre 2015, dont vous êtes rescapée. Dans quelle mesure ce spectacle «post-traumatique» parachève-t-il vos années de reconstruction?**

Ce spectacle, je l'ai imaginé dès le lendemain des attentats. Je me suis dit: «ne t'apitoie pas sur ton sort: trace et souffre en silence pour aller le plus rapidement rejoindre ton but. Tu es trop fragile pour regarder de toute sa hauteur le chaos que tu es en train de vivre. Mais note. Et lorsqu'un jour tu iras mieux, que tes épaules seront plus solides, tu pourras regarder en arrière. Et cette douleur, en la regardant avec des yeux nouveaux, avec les yeux du présent, alors tu la transcenderas. C'est cela, l'art. C'est transformer, faire de ce qui est laid, beauté».

Je l'ai donc imaginé pendant cinq ans, en notant beaucoup de choses tout le temps: des idées de scènes comiques pour m'aider à prendre du recul quand je vivais un moment dramatique, des dialogues véridiques que je notais comme une pièce de théâtre, des questionnements à moi-même pour éviter de ressasser... j'avais énormément de matière. Résumer cinq années post-traumatiques en une heure de spectacle, c'est compliqué. Il a fallu choisir, couper. C'est là que la vraie création a eu lieu avec Sky et Raphaël, qui ont été une sorte de sas entre le monde extérieur et mon vécu pour n'en garder que la substantifique moelle et trouver la manière la plus juste de le partager.

Aujourd'hui, on peut dire que *MEMM* parachève ma reconstruction. Car en mettant en scène et en creusant à nouveau ces étapes de ma vie, j'ai pu m'en détacher en partie. Je peux par exemple «jouer» – en y prenant un

vrai plaisir – des phases de paranoïa que j'ai vécues après les attentats sans que la folie me guette. Mais ce n'était pas du tout le cas au moment où l'on a créé la scène. Il a fallu du temps. Avec ce temps et ce travail, j'ai pu mettre à distance ces étapes de reconstruction et je peux y replonger – ou pas – suivant ma volonté. Même si le but premier du spectacle était le partage de mon vécu, tout cela m'a indirectement permis de reprendre un contrôle, relatif, sur ma propre histoire pour ne plus la subir.

● **À l'origine de ce spectacle, il y a un travail d'écriture salvateur à travers lequel vous avez exprimé vos réflexions, poétisé vos doutes, vos maux et vos combats. Comment ce «défouloir» – comme vous le nommez – a-t-il été transposé sur scène avec un autre langage : celui du corps?**

Quand j'ai imaginé ce spectacle, il y avait des thèmes que je voulais aborder comme le handicap ou la folie post-traumatique sur lesquels je n'avais pas réussi à mettre des mots. Les mots ont un pouvoir extraordinaire mais ils peuvent aussi enfermer. Le corps permet parfois d'exprimer des nuances plus précises et des émotions plus fortes ou plus complexes que ce qu'un discours peut rendre. On a assez vite intégré cette évidence avec Raphaël et Sky quand on s'est attaqués à certaines émotions ou à certains thèmes et on a eu recours au corps dès que les mots bloquaient. On a ensuite passé beaucoup de temps à trouver un équilibre dans la construction du spectacle: on l'a trouvé dans une alternance, un dosage entre le corps et les mots, bien plus que dans une narration logique. D'ailleurs, plus le corps prend de la place sur les mots et plus il s'impose, avec joie et légèreté, comme une reconquête de la vie.

● **Votre corps de voltigeuse de cirque porte en lui la mémoire du drame. De quelle façon avez-vous intégré votre handicap, sur le plan technique notamment, à la danse et à la voltige ?**

J'ai mis du temps et beaucoup travaillé à intégrer mon handicap à ma nouvelle vie de circassienne. Contrairement au sport de haut niveau où seule la performance compte, le cirque nous laisse cet espace de créativité et de bienveillance qui permet de vous réinventer. Comme je le dis dans le spectacle, alors que j'étais encore en rééducation, mes porteurs (du spectacle *Les Dodos*, de la Compagnie le P'tit Cirk) m'ont dit : « *il te reste un bras et deux jambes : on va trouver des trucs* ». Cela n'a pas été facile mentalement. J'ai parfois eu de gros coups de déprime à cause de ce handicap et de mes limites physiques. Mais au fond, je me rends bien compte que j'ai réussi à créer plein de choses, plein de nouveaux chemins.

Je me suis donc adaptée afin de trouver de la beauté et de la technique ailleurs. Car j'avais surtout appris à tout faire avec mes deux bras : j'ai été formée en « main-à-main ». Dans le spectacle, j'ai recours à cette discipline

tout en travaillant des figures statiques sur un bras. Je suis devenue bien meilleure que ce que je ne l'étais avant ma blessure ! J'ai travaillé la beauté statique du corps au lieu de chercher l'explosivité dynamique.

En cadre coréen, je voltige « en pieds ». Je commence et finis toutes mes figures de voltige ainsi, ce qui est très rare dans le métier. C'est beaucoup plus risqué et technique qu'en « bras », car je ne peux pas être aussi précise au moment de la réception. Par ailleurs, il n'y a qu'une seule prise : mon porteur me tient les jambes mais je ne peux pas lui tenir les bras comme avant. Malgré cela, on arrive à faire des saltos et d'autres figures que l'on continue encore à travailler aujourd'hui.

Parallèlement, ces nouvelles limites m'ont fait me remettre plus sérieusement à la danse. J'ai beaucoup dansé les dix-huit premières années de ma vie avant d'arrêter et de me consacrer au cirque. J'explore à nouveau cette discipline, car la danse a été le moyen de renouer avec mon bras handicapé et le reste de mon corps. Et cela me rend profondément heureuse de danser : c'est vital, pour moi, de m'exprimer de cette manière.



© Fabien Debrabandere

**«Le burlesque et le rire ont toujours fait partie de ma vie d'artiste. (...) Je suis une femme qui passe son temps à rire. Et les attentats n'ont pas changé cela en moi. »**

- **Sur scène, vous formez un duo avec le musicien Raphaël de Pressigny (*Feu Chatterton*) dont la musique accompagne vos gestes. Que permet d'évoquer cet autre langage – musical et poétique – sur votre histoire?**

La musique est, comme le corps, un vecteur émotionnel à part entière qui permet d'exprimer des choses bien singulières ou d'orienter la réception d'une scène en donnant une couleur, une tonalité à cette scène. Toutes les musiques du spectacle ont été composées par Raphaël à la suite d'un moment de partage entre lui et moi. Je lui lisais un texte, lui donnait juste un mot, un mouvement, ou alors je lui racontais un état sentimental de ma reconstruction. Il s'est fait le réceptacle de mes émotions, s'en est imbibé et a mélangé tout ça en lui avec son art. Il en a sorti des musiques qui collent avec justesse à mon histoire, à mes pensées, aux mouvements de mon corps. Sa musique agit comme une amplification émotionnelle de mon vécu.

De plus, pendant la création, Raphaël répondait par la musique aux émotions réelles que j'étais en train de fouiller. Evidemment, il y a eu des moments durs et Raphaël y répondait par la musique, comme pour panser mes plaies.

- **MEMM est aussi un spectacle où le burlesque permet de prendre du recul sur la situation, en tournant en dérision la chambre d'hôpital, par exemple. À quel instant être «au mauvais endroit au mauvais moment» est-il devenu une force pour retrouver l'envol?**

Le burlesque et le rire ont toujours fait partie de ma vie d'artiste. J'ai mis du burlesque et du clown dans tous mes numéros quand j'étais en école de cirque, puis dans tous dans mes spectacles ensuite. Je suis une femme qui passe son temps à rire. Et les attentats n'ont pas changé cela en moi. Le 14 novembre, la première chose que mon père a faite en entrant dans ma chambre après avoir passé la nuit à nous chercher dans les hôpitaux parisiens, mon frère et moi, c'est de me raconter une blague pour me faire rire. Et on a ri tous les deux. Alors, je me suis dit que ma revanche sur ce qui s'était passé serait justement de faire rire avec cette histoire.

D'ailleurs, au début, je pensais faire un spectacle de clown... puis en rouvrant mes carnets, j'ai compris que ça ne serait pas que drôle. Mais j'ai vécu tellement de scènes drôles ou absurdes à l'hôpital que je les ai notées et intégrées au spectacle. Car le rire est salvateur, il nous reconnecte au vivant en nous, à la joie de l'enfance. Plus que prendre du recul, il permet de faire coexister deux réalités : la réalité sérieuse et douloureuse d'un côté et la réalité légère, rêveuse et insouciance de l'autre. Ce n'est qu'en voyageant entre les deux que j'ai pu me reconstruire et faire face à tout cela, et je pense que c'est vrai pour la plupart des gens, alors je les emmène dans mon histoire en les faisant voyager entre les deux. ♦

**Propos recueillis  
par Aurélien Péroumal,  
juillet 2022**